L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIAL DE L'ETAT.

PAR BULLITT, MAGNE & Cie.
No. 5, Rue Chartres.

Nouvelle-Orléans. ..... 1 piastre par semaine.
Pour ..... trois piastres par trimestre. } *payable d'avance.*

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 2 AVRIL 1841.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

La question soulevée par l'affaire McLeod entre les Etats-Unis et la Grande Bretagne, semble fort difficile à résoudre pacifiquement. Elle touche en effet aux plus chatouilleuses susceptibilités de ces deux pays; elle met en jeu d'un côté l'orgueil dominateur de la Grande Bretagne, de l'autre la jalousie si légitime de l'Union lorsqu'il s'agit de son indépendance. La première pourra-t-elle souffrir que la juridiction de nos tribunaux atteignent de ses sujets, lequel a agi d'après les ordres d'un officier de la couronne? La seconde pourra-t-elle jamais qu'une puissance étrangère intervienne pour entraver l'action légale intentée contre un coupable? Ce sont là les considérations qui sont dû et qui doivent naturellement causer de sérieuses inquiétudes.

Certes si l'on pesait les désastreuses conséquences qu'une guerre serait nécessairement pour les deux pays, on pourrait, sans crainte de se tromper, affirmer qu'existe de nombreuses chances pour la conclusion d'un arrangement à l'amiable; mais les questions d'intérêt matériel ne sont pas tout en pareil cas, et d'autres préoccupations agissent encore sur l'esprit des peuples, sur la conduite des gouvernements. Le jugement d'un homme accusé de meurtre paraît sans doute une cause bien futile pour engager à la guerre deux nations puissantes et qui vivaient depuis quelques années en bonne intelligence; mais encore une fois l'orgueil de l'Etat et la jalousie de l'autre se trouvent ici en contact, et il y aurait certes bien de la hardiesse à prédire une heureuse solution. Le peuple Anglais est un peuple orgueilleux et despote, fier des immenses possessions, du gigantesque pouvoir et des vastes ressources de son gouvernement, et il réclame pour les attributs de ce gouvernement le respect et l'obéissance qu'il lui témoigne lui-même. De là vient le ton de hauteur et de domination qui règne dans ses rapports avec les autres nations. Il entre en effet dans la politique du gouvernement Anglais de faire partout sentir son pouvoir; et cette conviction est si bien partagée par ses sujets qu'ils confondent sans cesse le pouvoir et le droit: ils regardent tous les envahissements qu'ils se permettent comme légitimes; l'impunité pour eux équivaut à la justice. De là l'approbation donnée à l'attaque de la Caroline.

Mais les circonstances ont changé la situation respective où les deux gouvernements se seraient trouvés en temps ordinaire par suite d'une semblable approbation. L'entrée volontaire de McLeod dans l'Etat de New-York, son arrestation qui s'en est suivie, ont mis la Grande Bretagne dans la nécessité de faire plus que d'approuver l'incendie de la Caroline, et de se mettre sur le défensive. Il fut qu'elle agisse et de même qu'on trouve un peuple aussi opiniâtre qu'elle-même. Les Américains aussi ont de l'orgueil, mais un orgueil fondé sur leurs libertés et leur institutions républicaines, sur les progrès rapides de leur pays où chaque jour se développent les éléments de grandeur, sur l'équité de sa législation, la noblesse de ses relations extérieures, sa magnanimité envers les faibles, sa défiance des puissans, la dignité de sa constitution et la parfaite égalité de tous les citoyens. Pour eux le *droit* est le *pouvoir*, et lorsqu'ils ont à défendre une cause juste ils ne redoutent ni la diplomatie ni le pouvoir de puissants étrangers. Les Américains sont un peuple jaloux, mais jaloux de ses propres droits, de la dignité et de l'indépendance de son gouvernement; mais jaloux d'abord de repousser toute intervention étrangère dans leurs propres affaires. De là l'arrestation, de la le jugement de McLeod.

Ainsi il y a dans les qualités distinctives des deux nations les causes d'une guerre; et ces qualités distinctives sont le résultat de leur organisation politique et sociale. Il faut supérer cependant que l'épineuse dispute qui les divise en ce moment et les précipite à un si haut degré, pourra avoir une issue moins déplorable. Mais quelle que soit cette issue, il faut avoir confiance dans l'avenir de notre pays et dans les généreux sentiments qui animent la masse entière de la population.

Monsieur l'Editeur de l'Abeille,

Veuillez, je vous prie, donner place dans votre J'utile à la note ci-jointe. Vous obligeres votre dévoué J. L.

Nouvelle Orléans, 31 mars 1841.

Nous avons gardé jusqu'ici le silence sur l'article signé L. Z. qui a paru lundi dernier, 29 mars, dans le *Courrier* de la Louisiane, et l'en apprécierons sans peine les motifs de convenance qui nous ont fait une loi de cette réserve. Nous y étions *directement insultés* et le public n'avait rien à voir dans une question toute personnelle. Mais il en est une autre aujourd'hui que nous avons le droit d'éclairer: nous avons obtenu de l'éditeur du *Courrier* la communication du manuscrit de l'article dont nous parlons; et sous les initiales de fantaisie L. Z., nous avons trouvé la signature *B. Cochey*; puis à côté et de la même main, il nous se nous trompons, cette note: "*N. B. Cet article a été lu et approuvé par l'administration du théâtre.*" Cette note nous a singulièrement surpris; est-il possible en effet que l'administration ait *lu et approuvé* une diatribe pleine de personnalités, diatribe provoquée par un incident où l'administration elle-même ne se trouvait nullement engagée? Nous avons peine à le croire encore et nous voudrions pouvoir nous persuader, malgré la teneur formelle de la note, que l'administration n'est pour rien dans les articles signés L. Z., et que l'auteur de ces articles *s'est mis à tort* d'une approbation qui ne lui avait pas été donnée. S'il en est ainsi, et nous l'espérons, ne serait-il pas de devoir et de la dignité de l'administration de *désavouer immédiatement* la part qu'on lui prête dans toute cette triste affaire?

J. L.

Benjamin Monery, accusé d'avoir assassiné Edwin S. Lucas, à Natchez, a été arrêté hier sur un warrant lancé par le juge Guyot, examiné et mis en prison pour y attendre les ordres du gouverneur Roman.

Le jugement de l'affaire McLeod est fixé pour le 20 mars.

LE BRICK DES ETATS-UINIS DOLPHIN.

On lit dans le *N. Y. Times*.

"On doit se rappeler que ce batiment quitta ce port au commencement de novembre pour la côte d'Afrique. Depuis lors on n'en a eu aucune nouvelle et les amis des officiers et de l'équipage ont éprouvé de vives inquiétudes.

"Voici maintenant l'extrait d'une lettre écrite par un des officiers du Dolphin, dans la date du 28 février, de Port Praya, île du Cap Vert.

"Nous faisons voile pour le territoire du Roi Jubon, et après beaucoup de difficultés et beaucoup de pertes résultant des bois de la côte et des bancs de sable qui abondent dans ces parages, nous atteignîmes Walkerid, sur les terres du roi de Bearch, prince puissant et le plus fameux, le voleur le plus détrestable qui existe dans cette partie du monde. Il n'y a que longtemps qu'il avait pillé nos batiments de commerce, maltraité une marine et c'était pour demander réparation de ces actes que nous visitions sa capitale.

"Les deux batiments jetèrent l'ancre devant la ville, prêts à la défendre en cendres. D'abord on manifesta des intentions reçu comme il le méritait par le chef de cette ville de voleur nos menaces; mais après réfléchi il devint extrêmement poli et s'empressa de nous accorder toutes les réparations que nous jugeâmes exiger de lui. Notre mission terminée nous dépendâmes la rivière pour nous rendre à Sierra Leone.

"Arrivés à Sierra Leone, le 10 janvier, la fièvre jaune se manifesta à bord le 12 et bientôt nous eûmes 44 hommes malades sur 60. Nous avons du dès lors chercher un port plus au nord et moins malsain. Quinze jours après nous mouillions à Porto Praya où nous avons trouvé le vaisseau *Cyane* venant de la Méditerranée et allant aux Etats-Unis.

"Les officiers du Cyane nous ont fourni tous les secours en leur pouvoir. Il est probable que le Dolphin partira prochainement pour les Antilles et qu'il nous aux Etats Unis en mai prochain."

NOUVELLES D'EUROPE.

On n'a reçu par la malle d'hier des dates de New-York jusqu'au 21. Mais les journaux de cette date ne sont pas arrivés: quelques lettres seulement sont parvenues en ville: ces lettres écrites immédiatement avant le départ du courrier annoncent l'arrivée du steamer *Caledonia* à Boston dans la nuit du 20, apportant des dates de Liverpool du 4 mars et de Londres du 5. N'ayant pas reçu notre correspondance ordinaire, nous ne pouvons donner aujourd'hui les nouvelles suivantes au *Native American* d'hier soir.

Au point de vue commercial les nouvelles sont beaucoup moins défavorables qu'on ne s'y attendait, mais il faut remarquer que les causes qui devaient nécessairement affecter défavorablement les affaires n'agissent pas encore, puisque la nouvelle suspension de la banque des Etats-Unis n'était pas encore connue à Londres et que les lettres annonçant cet événement ne n'étaient arrivées à Liverpool que quelques heures avant le départ du steamer *Caledonia*. Jusqu'au 4 mars les affaires en coton avaient été très animées sur toutes les places manufacturières, les fabriquant comme pour la spéculation et les prix avaient graduellement monté d'un 1-4 d. sur les prix qui se payaient au départ du *Caledonia*. Le 5 février. Voir la partie commerciale.

Mon cher ami, j'ai bien pris ma place pour la province Bardou était parti depuis longtemps pour aller prévenir le commissaire de police de la rue Saint-Martin. Deux heures après cet événement, M. d'Argenson avait fait exécuter l'arrêté du régent. La rue Quincampoix, gorgée par des bandouliers, était définitivement fermée.

Les joueurs essayèrent de transporter leurs pénates à la place Vendôme, de là à l'hôtel de Soissons; mais le prestige du Mississipi commençait à tomber. Les mensonges des rôles leurs avaient résisté. Afin de faire preuve de leur mépris pour le papier, ils donnèrent des festins dans lesquels on entretenait le feu des rôtis avec des billets de banque. Le papier tomba à la hausse sur les effets était venue la hausse sur les marchandises. La maisons, les terres, avaient acquis une valeur exorbitante. On se hâtait d'échanger son papier contre tout ce qui se présentait. Les joueurs ruinés, et le nombre en était grand, furieux de n'avoir pas réussi à temps, accusaient Law de s'être entendu avec les réalseurs dès l'origine. Le contrôleur-général n'avait plus qu'une espérance, celle d'obtenir un pardon du régent pour interdire les paiemens avec d'autres valeurs que les actions de la Compagnie. Il voulait mettre le royaume au régime forcé du papier monnaie. C'est dans ce but qu'il se présenta au Palais-Royal quelque temps après la clôture de la rue Quincampoix. Le régent était occupé d'affaires sérieuses lorsque Law fut introduit dans son cabinet; Mme de Parabère lui passait successivement divers papiers qu'il signait après les avoir parcourus rapidement.

Son attention était avec plus d'attention que de coutume la dernière feuille que sa maîtresse venait de lui remettre. Plusieurs fois il prit sa plume, et la posa loin de lui. Enfin il appose sa signature.—Oui! voilà qui est fait! s'écria-t-il; ils seront ruinés demain. Je ne pu pas leur faire grâce. C'est dommage pourtant; ce comte de Horn était un beau joueur!

—Et le chevalier de Létang, un fort aimable cavalier, répliqua la Parabère.

—Amusant au Lansquet! Peut-on déroger ainsi! Au fait, ils ont mérité leur sort. Holà, qu'on aille quelqu'un! Qu'on aille chercher le régent. Une nouvelle requête pour obtenir le 1 6 effice de Sainte Croix? C'est le dixième postulant! comme ils ont tous autant de titres les uns que les autres, nous mettrons les dix noms ensemble, et chacun tirera au sort. Cela nous distraira après le dîner. La calotte de Dubois m'ennuie à force de scrutin. Maintenant, assez de travail pour aujourd'hui. Voyons un peu ce que nous veut notre excellent contrôleur des finances.

Law, qui était resté debout pendant tout ce temps-là, s'approcha du régent pour l'objet de sa demande; il allait entrer dans quelques développemens lorsque son altesse l'interrompit.

—Mon cher Law, je sais tout ce que vous avez à me dire, mais il est inutile de lutter contre le torrent; le pays n'est pas encore mûr pour la tentative que nous avons voulu faire. D'Argenson est contre vous, il vous accuse d'immoralité. Tout Paris crie. Pour ma part, je crois avoir assez fait pour le Mississipi. Attendons des temps meilleurs et comptez sur ma royale protection ajouta le régent en poussant un soupir de fatigue et d'ennui.

Law comprit que pour le moment il était inutile de lutter, il se retira en murmurant le régent, qui venait de le congédier, des bontés qu'il lui témoignait. A peine avait-il fait quelques pas dans l'anti-chambre que Mme de Parabère l'arrêta d'un geste amical. Law crut que le duc d'Orléans le faisait rappeler.

—Mon cher Law, dit la marquise en le regardant avec les yeux les plus câlins du monde, le régent a une grâce à vous demander, et il a pensé que vous lui feriez plus de plaisir à l'accorder à une jolie femme qu'à lui-même.

—Madam, répondit Law enchanté, il n'est rien que je ne fasse par dévoûment pour le prince et par admiration pour vous.

—Merci, reprit la comtesse en souriant, vous êtes bien aimable. Mais, dites-moi, vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Vous êtes si bien le premier financier de l'Europe, que vous ne pouvez rien faire sans vous en rendre compte à votre élève.

—Et moi, je vais vous en prendre à votre élève, mon cher ami, si vous ne vous hâtez pas de vous rendre à votre repas; je gardais pour moi toutes les larmes. Avais-je raison, ce matin de vous dire que j'avais peur dans cette ville?

—C'est horrible! poursuivit Law, sans faire attention aux paroles de sa femme; maudire un fils, une créature innocente qui ne leur a rien fait! Mais que leur a-je donc fait, moi, grand Dieu, pour qu'ils me rendent responsable de tous les malheurs qui leur arrivent?

Ces mots de Brichanteau:—On vous considère comme coupable et tout le mal que vous n'avez pas amplofié, se présentèrent alors à son esprit.—Ainsi donc, continua-t-il en marchant à grands pas, ces misérables qui me traînent journuit de l'impunité. A vous la richesse, le bonheur; à moi l'opprobre et les malédictions publiques! Oh! non, il n'en sera pas ainsi! Encore quelques jours de patience, et je dévoilerai, je les ferai punir, ils ne profiteront pas seule du fruit de tant de sacrifices. Je me vengerai!

—Dans se chargera de ce soin, mon ami, si vous êtes attaqué injustement. Ne songez qu'à quitter ce monde perfide, à fuir ces hommes qui nous menacent. Je vous m'aimez, partons pour l'Italie!

—C'est impossible, Jenny; je serais déshonoré. Il faut que je meure sur la broche. A ton tour, Jenny, et tu m'aimes, ne me parle plus de départ.

—Restons, répondit la mère résignée; et que le ciel protège notre enfant!

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, deux jeunes gens, vêtus d'une manière fort simple, s'aventurèrent dans la rue Quincampoix, dont les grandes opérations n'avaient pas encore commencé.

—Eh bien, qu'avez-vous fait cette nuit? demanda l'un des deux inférieurs à son compagnon.

Je suis ruiné, et j'ai perdu vingt mille louis sur parole. Et vous?

—L'intendant de ma tante a refusé de me compter de l'argent, répondit l'autre compagnon.

—Alors, faisons comme tout le monde, battons monnaie.

—Avec quoi?

—Avec ceci. Et le jeune homme montra un poignard. Son compagnon restait indécis.

—Reculerez-vous, après ce que vous m'avez promis hier?

—Ma foi, non! je suis à vous corps et âme. Tant pis pour ma tante! elle l'a voulu.

—Mais dont donc, et souvenez-vous du mot d'ordre: "*Promptitude et résolution.*"

Tous les deux se dirigèrent vers un homme qui stationnait devant la porte du bureau des garde-du-corps. On le traitait sa profession à la chaîne qui retenait son portefeuille bien dans sa poche. Les deux compagnons lui proposèrent d'acheter une action; l'affaire sourit au traquant. On offre de la conclure à la fin d'un bon déjeûner à l'*Epée-de-Bois*; il accepte; on monte dans une chambre, et là, tandis que l'un des deux vendeurs passe derrière l'homme au portefeuille pour vérifier si les billets sont exacts, l'autre lui jette une nappe sur la tête, et son compagnon le poignarde. Les victimes tombe; les assassins disparaissent avec les valeurs. Dans ce même moment, Bardou déjeunait dans un chambre avec le Poitevin à qui il avait auvé la vie. Mathias était assis de la partie. Au dessert, ils entendent des gémissemens étouffés partir de la chambre voisine; Bardou y pénètre, suivi de ses amis, et ils trouvent le malheureux chargeur baigné dans son sang.

—C'est Lacroix, s'écria Mathias; il n'a pas voulu suivre mes conseils qu'on lui a donnés hier.

—Voilà de quoi consoler de ses mésaventures, remarqua sagement le Poitevin.

—Décidément je me retire des affaires, poursuivit Mathias; un pareil malheur journal m'arriver. Dès aujourd'hui je renonce à la rue Quincampoix et je me marie. Je vais aller voir si ma belle est d'humeur comme moi à accepter cette mille excès.

—Et moi, je vais retourner à ma place pour la province Bardou était parti depuis longtemps pour aller prévenir le commissaire de police de la rue Saint-Martin. Deux heures après cet événement, M. d'Argenson avait fait exécuter l'arrêté du régent. La rue Quincampoix, gorgée par des bandouliers, était définitivement fermée.

Les joueurs essayèrent de transporter leurs pénates à la place Vendôme, de là à l'hôtel de Soissons; mais le prestige du Mississipi commençait à tomber. Les mensonges des rôles leurs avaient résisté. Afin de faire preuve de leur mépris pour le papier, ils donnèrent des festins dans lesquels on entretenait le feu des rôtis avec des billets de banque. Le papier tomba à la hausse sur les effets était venue la hausse sur les marchandises. La maisons, les terres, avaient acquis une valeur exorbitante. On se hâtait d'échanger son papier contre tout ce qui se présentait. Les joueurs ruinés, et le nombre en était grand, furieux de n'avoir pas réussi à temps, accusaient Law de s'être entendu avec les réalseurs dès l'origine. Le contrôleur-général n'avait plus qu'une espérance, celle d'obtenir un pardon du régent pour interdire les paiemens avec d'autres valeurs que les actions de la Compagnie. Il voulait mettre le royaume au régime forcé du papier monnaie. C'est dans ce but qu'il se présenta au Palais-Royal quelque temps après la clôture de la rue Quincampoix. Le régent était occupé d'affaires sérieuses lorsque Law fut introduit dans son cabinet; Mme de Parabère lui passait successivement divers papiers qu'il signait après les avoir parcourus rapidement.

Son attention était avec plus d'attention que de coutume la dernière feuille que sa maîtresse venait de lui remettre. Plusieurs fois il prit sa plume, et la posa loin de lui. Enfin il appose sa signature.—Oui! voilà qui est fait! s'écria-t-il; ils seront ruinés demain. Je ne pu pas leur faire grâce. C'est dommage pourtant; ce comte de Horn était un beau joueur!

—Et le chevalier de Létang, un fort aimable cavalier, répliqua la Parabère.

—Amusant au Lansquet! Peut-on déroger ainsi! Au fait, ils ont mérité leur sort. Holà, qu'on aille quelqu'un! Qu'on aille chercher le régent. Une nouvelle requête pour obtenir le 1 6 effice de Sainte Croix? C'est le dixième postulant! comme ils ont tous autant de titres les uns que les autres, nous mettrons les dix noms ensemble, et chacun tirera au sort. Cela nous distraira après le dîner. La calotte de Dubois m'ennuie à force de scrutin. Maintenant, assez de travail pour aujourd'hui. Voyons un peu ce que nous veut notre excellent contrôleur des finances.

Law, qui était resté debout pendant tout ce temps-là, s'approcha du régent pour l'objet de sa demande; il allait entrer dans quelques développemens lorsque son altesse l'interrompit.

—Mon cher Law, je sais tout ce que vous avez à me dire, mais il est inutile de lutter contre le torrent; le pays n'est pas encore mûr pour la tentative que nous avons voulu faire. D'Argenson est contre vous, il vous accuse d'immoralité. Tout Paris crie. Pour ma part, je crois avoir assez fait pour le Mississipi. Attendons des temps meilleurs et comptez sur ma royale protection ajouta le régent en poussant un soupir de fatigue et d'ennui.

Law comprit que pour le moment il était inutile de lutter, il se retira en murmurant le régent, qui venait de le congédier, des bontés qu'il lui témoignait. A peine avait-il fait quelques pas dans l'anti-chambre que Mme de Parabère l'arrêta d'un geste amical. Law crut que le duc d'Orléans le faisait rappeler.

—Mon cher Law, dit la marquise en le regardant avec les yeux les plus câlins du monde, le régent a une grâce à vous demander, et il a pensé que vous lui feriez plus de plaisir à l'accorder à une jolie femme qu'à lui-même.

—Madam, répondit Law enchanté, il n'est rien que je ne fasse par dévoûment pour le prince et par admiration pour vous.

—Merci, reprit la comtesse en souriant, vous êtes bien aimable. Mais, dites-moi, vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Vous êtes si bien le premier financier de l'Europe, que vous ne pouvez rien faire sans vous en rendre compte à votre élève.

—Et moi, je vais vous en prendre à votre élève, mon cher ami, si vous ne vous hâtez pas de vous rendre à votre repas; je gardais pour moi toutes les larmes. Avais-je raison, ce matin de vous dire que j'avais peur dans cette ville?

—C'est horrible! poursuivit Law, sans faire attention aux paroles de sa femme; maudire un fils, une créature innocente qui ne leur a rien fait! Mais que leur ai-je donc fait, moi, grand Dieu, pour qu'ils me rendent responsable de tous les malheurs qui leur arrivent?

Ces mots de Brichanteau:—On vous considère comme coupable et tout le mal que vous n'avez pas amplofié, se présentèrent alors à son esprit.—Ainsi donc, continua-t-il en marchant à grands pas, ces misérables qui me traînent journuit de l'impunité. A vous la richesse, le bonheur; à moi l'opprobre et les malédictions publiques! Oh! non, il n'en sera pas ainsi! Encore quelques jours de patience, et je dévoilerai, je les ferai punir, ils ne profiteront pas seule du fruit de tant de sacrifices. Je me vengerai!

—Dans se chargera de ce soin, mon ami, si vous êtes attaqué injustement. Ne songez qu'à quitter ce monde perfide, à fuir ces hommes qui nous menacent. Je vous m'aimez, partons pour l'Italie!

—C'est impossible, Jenny; je serais déshonoré. Il faut que je meure sur la broche. A ton tour, Jenny, et tu m'aimes, ne me parle plus de départ.

—Restons, répondit la mère résignée; et que le ciel protège notre enfant!

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, deux jeunes gens, vêtus d'une manière fort simple, s'aventurèrent dans la rue Quincampoix, dont les grandes opérations n'avaient pas encore commencé.

—Eh bien, qu'avez-vous fait cette nuit? demanda l'un des deux inférieurs à son compagnon.

Je suis ruiné, et j'ai perdu vingt mille louis sur parole. Et vous?

—L'intendant de ma tante a refusé de me compter de l'argent, répondit l'autre compagnon.

—Alors, faisons comme tout le monde, battons monnaie.

—Avec quoi?

—Avec ceci. Et le jeune homme montra un poignard. Son compagnon restait indécis.

—Reculerez-vous, après ce que vous m'avez promis hier?

—Ma foi, non! je suis à vous corps et âme. Tant pis pour ma tante! elle l'a voulu.

—Mais dont donc, et souvenez-vous du mot d'ordre: "*Promptitude et résolution.*"

Tous les deux se dirigèrent vers un homme qui stationnait devant la porte du bureau des garde-du-corps. On le traitait sa profession à la chaîne qui retenait son portefeuille bien dans sa poche. Les deux compagnons lui proposèrent d'acheter une action; l'affaire sourit au traquant. On offre de la conclure à la fin d'un bon déjeûner à l'*Epée-de-Bois*; il accepte; on monte dans une chambre, et là, tandis que l'un des deux vendeurs passe derrière l'homme au portefeuille pour vérifier si les billets sont exacts, l'autre lui jette une nappe sur la tête, et son compagnon le poignarde. Les victimes tombe; les assassins disparaissent avec les valeurs. Dans ce même moment, Bardou déjeunait dans un chambre avec le Poitevin à qui il avait auvé la vie. Mathias était assis de la partie. Au dessert, ils entendent des gémissemens étouffés partir de la chambre voisine; Bardou y pénètre, suivi de ses amis, et ils trouvent le malheureux chargeur baigné dans son sang.

—C'est Lacroix, s'écria Mathias; il n'a pas voulu suivre mes conseils qu'on lui a donnés hier.

—Voilà de quoi consoler de ses mésaventures, remarqua sagement le Poitevin.

—Décidément je me retire des affaires, poursuivit Mathias; un pareil malheur journal m'arriver. Dès aujourd'hui je renonce à la rue Quincampoix et je me marie. Je vais aller voir si ma belle est d'humeur comme moi à accepter cent mille écus.

—Et moi, je vais retourner à ma place pour la province Bardou était parti depuis longtemps pour aller prévenir le commissaire de police de la rue Saint-Martin. Deux heures après cet événement, M. d'Argenson avait fait exécuter l'arrêté du régent. La rue Quincampoix, gorgée par des bandouliers, était définitivement fermée.

Les joueurs essayèrent de transporter leurs pénates à la place Vendôme, de là à l'hôtel de Soissons; mais le prestige du Mississipi commençait à tomber. Les mensonges des rôles leurs avaient résisté. Afin de faire preuve de leur mépris pour le papier, ils donnèrent des festins dans lesquels on entretenait le feu des rôtis avec des billets de banque. Le papier tomba à la hausse sur les effets était venue la hausse sur les marchandises. La maisons, les terres, avaient acquis une valeur exorbitante. On se hâtait d'échanger son papier contre tout ce qui se présentait. Les joueurs ruinés, et le nombre en était grand, furieux de n'avoir pas réussi à temps, accusaient Law de s'être entendu avec les réalseurs dès l'origine. Le contrôleur-général n'avait plus qu'une espérance, celle d'obtenir un pardon du régent pour interdire les paiemens avec d'autres valeurs que les actions de la Compagnie. Il voulait mettre le royaume au régime forcé du papier monnaie. C'est dans ce but qu'il se présenta au Palais-Royal quelque temps après la clôture de la rue Quincampoix. Le régent était occupé d'affaires sérieuses lorsque Law fut introduit dans son cabinet; Mme de Parabère lui passait successivement divers papiers qu'il signait après les avoir parcourus rapidement.

Son attention était avec plus d'attention que de coutume la dernière feuille que sa maîtresse venait de lui remettre. Plusieurs fois il prit sa plume, et la posa loin de lui. Enfin il appose sa signature.—Oui! voilà qui est fait! s'écria-t-il; ils seront ruinés demain. Je ne pu pas leur faire grâce. C'est dommage pourtant; ce comte de Horn était un beau joueur!

—Et le chevalier de Létang, un fort aimable cavalier, répliqua la Parabère.

—Amusant au Lansquet! Peut-on déroger ainsi! Au fait, ils ont mérité leur sort. Holà, qu'on aille quelqu'un! Qu'on aille chercher le régent. Une nouvelle requête pour obtenir le 1 6 effice de Sainte Croix? C'est le dixième postulant! comme ils ont tous autant de titres les uns que les autres, nous mettrons les dix noms ensemble, et chacun tirera au sort. Cela nous distraira après le dîner. La calotte de Dubois m'ennuie à force de scrutin. Maintenant, assez de travail pour aujourd'hui. Voyons un peu ce que nous veut notre excellent contrôleur des finances.

Law, qui était resté debout pendant tout ce temps-là, s'approcha du régent pour l'objet de sa demande; il allait entrer dans quelques développemens lorsque son altesse l'interrompit.

—Mon cher Law, je sais tout ce que vous avez à me dire, mais il est inutile de lutter contre le torrent; le pays n'est pas encore mûr pour la tentative que nous avons voulu faire. D'Argenson est contre vous, il vous accuse d'immoralité. Tout Paris crie. Pour ma part, je crois avoir assez fait pour le Mississipi. Attendons des temps meilleurs et comptez sur ma royale protection ajouta le régent en poussant un soupir de fatigue et d'ennui.

Law comprit que pour le moment il était inutile de lutter, il se retira en murmurant le régent, qui venait de le congédier, des bontés qu'il lui témoignait. A peine avait-il fait quelques pas dans l'anti-chambre que Mme de Parabère l'arrêta d'un geste amical. Law crut que le duc d'Orléans le faisait rappeler.

—Mon cher Law, dit la marquise en le regardant avec les yeux les plus câlins du monde, le régent a une grâce à vous demander, et il a pensé que vous lui feriez plus de plaisir à l'accorder à une jolie femme qu'à lui-même.

—Madam, répondit Law enchanté, il n'est rien que je ne fasse par dévoûment pour le prince et par admiration pour vous.

—Merci, reprit la comtesse en souriant, vous êtes bien aimable. Mais, dites-moi, vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Vous êtes si bien le premier financier de l'Europe, que vous ne pouvez rien faire sans vous en rendre compte à votre élève.

—Et moi, je vais vous en prendre à votre élève, mon cher ami, si vous ne vous hâtez pas de vous rendre à votre repas; je gardais pour moi toutes les larmes. Avais-je raison, ce matin de vous dire que j'avais peur dans cette ville?

—C'est horrible! poursuivit Law, sans faire attention aux paroles de sa femme; maudire un fils, une créature innocente qui ne leur a rien fait! Mais que leur ai-je donc fait, moi, grand Dieu, pour qu'ils me rendent responsable de tous les malheurs qui leur arrivent?

Ces mots de Brichanteau:—On vous considère comme coupable et tout le mal que vous n'avez pas amplofié, se présentèrent alors à son esprit.—Ainsi donc, continua-t-il en marchant à grands pas, ces misérables qui me traînent journuit de l'impunité. A vous la richesse, le bonheur; à moi l'opprobre et les malédictions publiques! Oh! non, il n'en sera pas ainsi! Encore quelques jours de patience, et je dévoilerai, je les ferai punir, ils ne profiteront pas seule du fruit de tant de sacrifices. Je me vengerai!

—Dans se chargera de ce soin, mon ami, si vous êtes attaqué injustement. Ne songez qu'à quitter ce monde perfide, à fuir ces hommes qui nous menacent. Je vous m'aimez, partons pour l'Italie!

—C'est impossible, Jenny; je serais déshonoré. Il faut que je meure sur la broche. A ton tour, Jenny, et tu m'aimes, ne me parle plus de départ.

—Restons, répondit la mère résignée; et que le ciel protège notre enfant!

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, deux jeunes gens, vêtus d'une manière fort simple, s'aventurèrent dans la rue Quincampoix, dont les grandes opérations n'avaient pas encore commencé.

—Eh bien, qu'avez-vous fait cette nuit? demanda l'un des deux inférieurs à son compagnon.

Je suis ruiné, et j'ai perdu vingt mille louis sur parole. Et vous?

—L'intendant de ma tante a refusé de me compter de l'argent, répondit l'autre compagnon.

—Alors, faisons comme tout le monde, battons monnaie.

—Avec quoi?

—Avec ceci. Et le jeune homme montra un poignard. Son compagnon restait indécis.

—Reculerez-vous, après ce que vous m'avez promis hier?

—Ma foi, non! je suis à vous corps et âme. Tant pis pour ma tante! elle l'a voulu.

—Mais dont donc, et souvenez-vous du mot d'ordre: "*Promptitude et résolution.*"

Tous les deux se dirigèrent vers un homme qui stationnait devant la porte du bureau des garde-du-corps. On le traitait sa profession à la chaîne qui retenait son portefeuille bien dans sa poche. Les deux compagnons lui proposèrent d'acheter une action; l'affaire sourit au traquant. On offre de la conclure à la fin d'un bon déjeûner à l'*Epée-de-Boie*; il accepte; on monte dans une chambre, et là, tandis que l'un des deux vendeurs passe derrière l'homme au portefeuille pour vérifier si les billets sont exacts, l'autre lui jette une nappe sur la tête, et son compagnon le poignarde. Les victimes tombe; les assassins disparaissent avec les valeurs. Dans ce même moment, Bardou déjeunait dans un chambre avec le Poitevin à qui il avait auvé la vie. Mathias était assis de la partie. Au dessert, ils entendent des gémissemens étouffés partir de la chambre voisine; Bardou y pénètre, suivi de ses amis, et ils trouvent le malheureux chargeur baigné dans son sang.

—C'est Lacroix, s'écria Mathias; il n'a pas voulu suivre mes conseils qu'on lui a donnés hier.

—Voilà de quoi consoler de ses mésaventures, remarqua sagement le Poitevin.

—Décidément je me retire des affaires, poursuivit Mathias; un pareil malheur journal m'arriver. Dès aujourd'hui je renonce à la rue Quincampoix et je me marie. Je vais aller voir si ma belle est d'humeur comme moi à accepter cent mille écus.

—Et moi, je vais retourner à ma place pour la province Bardou était parti depuis longtemps pour aller prévenir le commissaire de police de la rue Saint-Martin. Deux heures après cet événement, M. d'Argenson avait fait exécuter l'arrêté du régent. La rue Quincampoix, gorgée par des bandouliers, était définitivement fermée.

Les joueurs essayèrent de transporter leurs pénates à la place Vendôme, de là à l'hôtel de Soissons; mais le prestige du Mississipi commençait à tomber. Les mensonges des rôles leurs avaient résisté. Afin de faire preuve de leur mépris pour le papier, ils donnèrent des festins dans lesquels on entretenait le feu des rôtis avec des billets de banque. Le papier tomba à la hausse sur les effets était venue la hausse sur les marchandises. La maisons, les terres, avaient acquis une valeur exorbitante. On se hâtait d'échanger son papier contre tout ce qui se présentait. Les joueurs ruinés, et le nombre en était grand, furieux de n'avoir pas réussi à temps, accusaient Law de s'être entendu avec les réalseurs dès l'origine. Le contrôleur-général n'avait plus qu'une espérance, celle d'obtenir un pardon du régent pour interdire les paiemens avec d'autres valeurs que les actions de la Compagnie. Il voulait mettre le royaume au régime forcé du papier monnaie. C'est dans ce but qu'il se présenta au Palais-Royal quelque temps après la clôture de la rue Quincampoix. Le régent était occupé d'affaires sérieuses lorsque Law fut introduit dans son cabinet; Mme de Parabère lui passait successivement divers papiers qu'il signait après les avoir parcourus rapidement.

Son attention était avec plus d'attention que de coutume la dernière feuille que sa maîtresse venait de lui remettre. Plusieurs fois il prit sa plume, et la posa loin de lui. Enfin il appose sa signature.—Oui! voilà qui est fait! s'écria-t-il; ils seront ruinés demain. Je ne pu pas leur faire grâce. C'est dommage pourtant; ce comte de Horn était un beau joueur!

—Et le chevalier de Létang, un fort aimable cavalier, répliqua la Parabère.

—Amusant au Lansquet! Peut-on déroger ainsi! Au fait, ils ont mérité leur sort. Holà, qu'on aille quelqu'un! Qu'on aille chercher le régent. Une nouvelle requête pour obtenir le 1 6 effice de Sainte Croix? C'est le dixième postulant! comme ils ont tous autant de titres les uns que les autres, nous mettrons les dix noms ensemble, et chacun tirera au sort. Cela nous distraira après le dîner. La calotte de Dubois m'ennuie à force de scrutin. Maintenant, assez de travail pour aujourd'hui. Voyons un peu ce que nous veut notre excellent contrôleur des finances.

Law, qui était resté debout pendant tout ce temps-là, s'approcha du régent pour l'objet de sa demande; il allait entrer dans quelques développemens lorsque son altesse l'interrompit.

—Mon cher Law, je sais tout ce que vous avez à me dire, mais il est inutile de lutter contre le torrent; le pays n'est pas encore mûr pour la tentative que nous avons voulu faire. D'Argenson est contre vous, il vous accuse d'immoralité. Tout Paris crie. Pour ma part, je crois avoir assez fait pour le Mississipi. Attendons des temps meilleurs et comptez sur ma royale protection ajouta le régent en poussant un soupir de fatigue et d'ennui.

Law comprit que pour le moment il était inutile de lutter, il se retira en murmurant le régent, qui venait de le congédier, des bontés qu'il lui témoignait. A peine avait-il fait quelques pas dans l'anti-chambre que Mme de Parabère l'arrêta d'un geste amical. Law crut que le duc d'Orléans le faisait rappeler.

—Mon cher Law, dit la marquise en le regardant avec les yeux les plus câlins du monde, le régent a une grâce à vous demander, et il a pensé que vous lui feriez plus de plaisir à l'accorder à une jolie femme qu'à lui-même.

—Madam, répondit Law enchanté, il n'est rien que je ne fasse par dévoûment pour le prince et par admiration pour vous.

—Merci, reprit la comtesse en souriant, vous êtes bien aimable. Mais, dites-moi, vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Vous êtes si bien le premier financier de l'Europe, que vous ne pouvez rien faire sans vous en rendre compte à votre élève.

—Et moi, je vais vous en prendre à votre élève, mon cher ami, si vous ne vous hâtez pas de vous rendre à votre repas; je gardais pour moi toutes les larmes. Avais-je raison, ce matin de vous dire que j'avais peur dans cette ville?

—C'est horrible! poursuivit Law, sans faire attention aux paroles de sa femme; maudire un fils, une créature innocente qui ne leur a rien fait! Mais que leur ai-je donc fait, moi, grand Dieu, pour qu'ils me rendent responsable de tous les malheurs qui leur arrivent?

Ces mots de Brichanteau:—On vous considère comme coupable et tout le mal que vous n'av